

siques dont la Providence l'avait douée. De même que j'admets l'inspiration divine de notre héroïne, j'accepte aussi la nature vigoureuse que ses contemporains ont reconnue en elle. Les faits constatés passent au dessus des vaines suppositions et détruisent la légende.

Joseph Bonaparte écrivait un jour à son frère qu'il était excédé, abimé, rendu, qu'il n'avait pas fait de toilette depuis quatre jours. Napoléon lui répondit laconiquement : " Je n'ai pas ôté mes bottes depuis une semaine." Jeanne a été quatre jours et quatre nuits dans son armure, mangeant à cheval, dormant une heure dans une grange, au coin d'un bois, au milieu d'une bataille, sur un banc de hasard—et son armure pesait autrement que la redingote grise de Napoléon ou les jabots de dentelle de Joseph Bonaparte !

Ceux qui tenaient une plume au moment où Jeanne s'est emparée de l'attention du monde ont eu le soin de nous la faire connaître. Elle était tellement extraordinaire dans la vie publique que ses moindres faits et gestes ont été pris en notes. Je n'en demande pas davantage pour faire son portrait. Nous savons moins de choses à cet égard au sujet d'Alexandre ou d'Annibal.

Lorsque le duc d'Alençon alla la voir sur le préau, au milieu des hommes d'armes qu'elle stupéfiait par son adresse à manier la lance, Jeanne n'avait pas encore combattu l'ennemi ; elle arrivait de son village ; le duc lui fit cadeau d'un destrier, aussitôt elle prouva sa compétence à gouverner un cheval. Le roi lui donna une maison militaire : elle fit voir qu'elle savait s'en servir, en mettant sur les dents ses aides les mieux habitués au service des armes. En maintes circonstances, elle pénétra au fort des bataillons anglais ou bourguignons l'épée à la main et s'ouvrit un passage. Sa cuirasse blanche resplendissait dans le pêle-mêle de la lutte : on la visait de partout ; elle poussait en avant ; un éclair de son glaive faisait reculer les plus hardis et, lorsqu'elle couchait la lance pour bondir contre les soldats en ligne ou en carré, tout pliait devant elle. Cette vigueur rappelle Murat, Lannes, Nansouty, mais pas Napoléon, qui ménageait ses muscles et sa personne.

Si l'on attribue à l'exaltation, ces actes de courage, il ne faut pas oublier avec quelle exactitude Jeanne conduisait une bataille. Elle avait la tête froide des grands capitaines. Ses prouesses ne l'énervaient point. Après avoir culbuté la première ligne des Anglais, à Patay, elle revint à son principal corps d'armée et dit : " Continuez la charge : ils sont à vous." Elle se contenta de regarder le triomphe qu'elle avait préparé.